

Séance du jeudi 15 novembre : Béatrix BECK

« Célébré comme une fête nationale dans les colloques, les théâtres, les cinémas et chez les éditeurs, le tonitruant centenaire de Marguerite Duras aura donc éclipsé celui de **Béatrix Beck**. Tout pour la romancière de «l'Amant», prix Goncourt 1984, rien pour celle de "Léon Morin, prêtre", prix Goncourt 1952, et de quatre mois sa cadette.

C'est très injuste, mais ça n'est guère surprenant. Déjà, de leur vivant, la première se préférait tandis que la seconde se négligeait. L'une voulait la gloire et l'autre cherchait l'ombre. La postérité a choisi la sentencieuse contre la mutine. Elle a tort. Un jour, elle révisera son jugement.

De Béatrix Beck, il faut tout lire. Les romans, les nouvelles, les récits, les contes. C'est drôle, poignant, inconvenant, attendrissant, surprenant, un peu canaille aussi. A la fin de sa longue existence, la fabuliste faisait descendre les gargouilles des églises pour les emmener s'arsouiller au café, offrait aux lilliputiens l'asile de son étui à lunettes, conversait avec les chats et jonglait avec la syntaxe. Sa vie n'avait pas été facile, mais ses livres étaient joyeux », écrit Jérôme Garcin, le 2 juillet 2014.

« Inventions verbales, expressions qu'elle tordait et détordait en tous sens, perles du parler populaire qu'elle collectionnait avec soin, jeux de sonorités ou de syntaxes, lapsus, bouts rimés, néologismes tous azimuts... : a-t-on assez dit les virtuosités langagières de celle qui se définissait comme une "écrivassière" ("J'aime ce terme, disait-elle. Il me fait penser au Bestiaire d'Apollinaire. Ecrivassier, écrivisse... Moi non plus je ne marche pas droit").

Non, sans doute. Car Béatrix Beck était avant tout un écrivain discret. Elle poursuivait son œuvre sans bruit, au rythme d'un livre par an. Elle semblait se moquer de la notoriété ("Plus il y a de lecteurs, plus il y a de contresens"). Et sans doute n'a-t-on pas assez souligné non plus, derrière son maniement si personnel du langage, cette "espèce de bonté et de compréhension profonde des êtres" que saluait en elle Nathalie Sarraute. » (Le Monde. 02.12.2008)

BIOGRAPHIE

Fille de l'écrivain belge Christian Beck, qui meurt de phtisie alors qu'elle n'a que 2 ans, Béatrix Beck naît en Suisse, à Villars-sur-Ollon, le **30 juillet 1914**. Sa mère est irlandaise et la romancière n'acquerra la nationalité française qu'au bout de longs démêlés avec l'administration. Elle reçoit une éducation fantasque, entre misère et littérature. Très tôt, elle apprend à lire "sur le sable, avec les Voyelles de Rimbaud".

Après son baccalauréat, elle entreprend des études de droit, désireuse de défendre les mineurs. Toute sa vie, elle restera sensible à la cause des faibles. Son œuvre en témoigne. Mais sa licence lui sera inutile en France où la nationalité belge lui interdit le barreau et en Belgique où elle n'est pas reconnue. C'est à cette époque, aux Jeunesses communistes, que Béatrix Beck fait la connaissance d'un étudiant juif apatride, Naum Szapiro, qu'elle épouse en 1936. La même année, sa mère se suicide, peu avant la naissance de leur fille, Bernadette. En 1940, Naum Szapiro meurt à la guerre et, d'un conflit à l'autre, par un de ces hasards tragiques de l'existence, Béatrix Beck se retrouve veuve, comme sa propre mère, avec une enfant en bas âge.

Beatrix Beck, qui avait collaboré à L'Express de Françoise Giroud, vit de « petits boulots ». Pour gagner sa vie, elle est ouvrière dans une fabrique de fermetures Eclair, préceptrice, modèle dans

une école d'art industriel, femme de ménage, sténodactylo... Elle connaît plus la misère que l'opulence. Cette existence douloureuse, Béatrix Beck en a relaté l'essentiel dans ses livres autobiographiques : *Barney* (Gallimard, 1948), *Une mort irrégulière* (Gallimard, 1950), *Des accommodements avec le ciel* (Gallimard, 1954). Plus tard, Noémi, l'héroïne de *La Décharge* (Le Sagittaire, 1979), sera un peu l'incarnation de ses déboires professionnels. Mais, dès ses premiers ouvrages, l'écriture de Béatrix Beck est sobre et sèche, débarbouillée de tout pathos.

FEMME DE CONVICTION

Il lui faut attendre les années **1950** pour voir enfin un sourire du destin. A 36 ans, elle entre comme secrétaire littéraire chez André Gide, qui avait été l'ami de son père. Elle décrivait avec tendresse l'auteur de *Paludes*, "ses mitaines orange, son couvre-chef à la Louis XI", et, surtout, ce qu'elle admirait chez lui, "l'écriture NRF ou écriture blanche" : "C'était ce qui me paraissait le plus beau. L'art de décrire le rien, sans verbalisme ni tentation de plaire."

S'intéresser au "rien", aux vies minuscules, donner une voix à ceux qui n'en ont pas, aux "vulgaires vies" : avec le temps, ces lignes de force se dessineront de plus en plus nettement dans l'œuvre de la romancière.

En 1952, grâce à une somme laissée par Gide avant sa mort, Béatrix Beck achève *Léon Morin, prêtre*. Ce livre, paru en pré-publication dans *La Revue de Paris*, restera son plus grand succès populaire. Prix Goncourt, il se vend à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et la sauve momentanément des tracasseries matérielles. Neuf ans plus tard, Jean-Pierre Melville portera à l'écran cette histoire autobiographique d'une veuve provinciale amoureuse d'un jeune abbé. Elle aurait voulu quelque chose de plus sobre que ce qu'a fait Melville : dans son livre, le prêtre reste intègre.

Béatrix Beck est une femme de convictions. Elue au jury Femina, en 1958, elle en démissionne l'année suivante, jugeant que le livre primé, *La Porte retombée*, de Louise Bellocq) contient "des notations antisémites". A cette époque et dans les années qui suivent, elle écrit dans des journaux, signe des contes pour enfants (*Contes à l'enfant né coiffé*, Gallimard 1953, repris pour la plupart à *L'Ecole des loisirs* dans *L'Ile dans une bassine d'eau*, 1996) puis donne des cours à l'université Laval, au Québec. Elle retracera cette période québécoise dans *Noli* (Le Sagittaire, 1978), qui est en quelque sorte son dernier roman autobiographique.

Après un texte "transitionnel", *Cou coupé court toujours* (Gallimard, 1967) où, selon l'écrivain Jacques Brenner, "elle quitte la descendance de Jules Renard" pour "s'essayer à un français parlé dans la lignée de Queneau", Béatrix Beck aborde sa seconde manière. Admirée par Nathalie Sarraute, mais délaissée par le monde de l'édition, il lui faut attendre 1979 pour pouvoir publier *La décharge*. Avec cet ouvrage, prix du Livre Inter, elle inaugure un nouveau cycle, qu'elle appelle « le roman », peuplé de déshérités, de petits personnages issus de milieux sociaux marginaux. Ses romans, désormais chez Grasset, se font de plus en plus brefs, jusqu'à constituer des nouvelles. Elle arrête définitivement d'écrire après la mort de sa fille,

Elle écrit *Devancer la nuit* qui évoque le personnage de Roger Nimier (Grasset, 1980), Josée dite Nancy, fait le portrait d'une prostituée (Grasset, 1981) ou le superbe *Stella Corfou* (Grasset, 1988) qui lui vaut le grand prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres.

Dans ses derniers ouvrages, Béatrix Beck mettait volontiers en scène la vieillesse. Elle en riait ou en souriait doucement : "J'occupe mes loisirs forcés (...) en me cultivant ainsi que divers légumes. J'apprends par cœur des pages du dictionnaire (...). Autrefois, j'étais quelqu'un. Qui ?"

Loin des modes et des cercles littéraires, elle continuait à écrire, sur ses genoux, près de l'âtre de sa chaumière. A dire sa vérité. Avec le même amour des mots, la même tranquillité. Car "si la vieillesse est un naufrage, écrivait-elle dans *Prénoms* (Grasset, 1996), il arrive que les naufragés abordent des rives bienheureuses, celles du détachement. On prédit à certains qu'ils resteront. Balivernes puisque la planète est périssable. On touillera le soleil comme on masse les cœurs silencieux, mais ce ne sera qu'un sursis".

Sa petite-fille, elle-même écrivain, a évoqué avec tendresse une grand-mère qui avait conservé non seulement «toutes ses capacités intellectuelles mais aussi cette fantaisie, ce sens du merveilleux qu'elle tenait de sa mère irlandaise et qui lui avait fait répondre un jour alors qu'on lui demandait à quoi elle pensait: "à ce que peuvent faire les fées dans leur bulle" ». «Le goût des mots, le sens de la féerie, le refus des concessions »: Béatrice Szapiro, sa fille, a évoqué une créatrice à l'esprit libre, quelque part citoyenne du monde.

En 2000, elle dédie son dernier livre, *La Petite Italie*, à sa fille, Bernadette Szapiro, née le 25 décembre 1936 et décédée en 1999, peintre et auteure de *La Première Ligne* (Calmann-Lévy, 1981), un récit consacré à son père.

En 2006 et 2009, une adaptation pour le théâtre d'un choix de ses textes par Virginie Lacroix (sous le titre *L'Épouvante, l'émerveillement*) est montée par la compagnie Hybride.

Atteinte de la maladie de Parkinson, elle se retire dans une maison de retraite à Saint-Clair-sur-Epte. Elle décède le 30 novembre 2008.

[Sa petite-fille (née le 3 juin 1958), enfant naturelle de Jean-Edern Hallier, est l'écrivaine Béatrice Szapiro.]

CE QUE LE GROUPE A LU :

- **Barny** - Gallimard, 1948

Ce roman est une autobiographie de l'auteure, l'histoire d'une petite fille qui s'éveille à la vie, et à qui celle-ci livre tout de suite tout ce qu'elle comporte de rude, de douloureux, de tragique, en même temps que de merveilleux. Sa mère, qui est veuve, devient peu à peu folle. Cette folie, que l'enfant voit naître et grandir, et qui tantôt l'épouvante, tantôt lui paraît naturelle, peuple son adolescence d'un cruel cortège d'images étranges. Ainsi Barny grandit, sans cesse transplantée d'un pays à un autre, d'un milieu très aisé à une misère presque sordide ; elle devient jeune fille, lit, apprend et découvre finalement l'amour, en même temps que naît sa conscience.

- **Une mort irrégulière** - Gallimard, 1950 (Folio 1981)

Deuxième ouvrage autobiographique :

Barny, jeune intellectuelle, a épousé Chaïm, apatride, juif et militant communiste. Elle en a une petite fille, France. Nous sommes en 1940. Chaïm est mobilisé dans l'armée française. Barny et sa fille vivent très pauvrement dans les Alpes. Chaïm vient en permission. Il se sent menacé, car il

a découvert qu'il figure sur une «liste noire». Il retourne à l'armée, et, bientôt, Barney apprend sa mort. Crime ou accident ? Barney saura-t-elle jamais la vérité ? Tout est dit en quelques mots, comme une confidence faite les dents serrées, et cela suffit pour que nous fassions nôtres les joies et les malheurs de Barney.

- **Léon Morin, prêtre** – Gallimard, 1952 (Folio 1972)

Troisième ouvrage autobiographique :

Nous sommes vers la fin de la Deuxième Guerre Mondiale dans une petite ville de province, Barney qui a été mariée à un juif, mort au front, est obligée de cacher sa fille, France qui a neuf ans. Elle travaille à la poste mais s'entend très peu avec ses collègues de travail.

Profondément athée, véritablement incroyante, elle se rend un jour dans une église pour en apostropher le curé et le provoquer... Elle tombe alors sur un jeune prêtre Léon Morin, qui a des réponses à toutes ses questions, à toutes ses provocations, à toutes ses incartades, à toutes ses faiblesses...

Ils se revoient souvent pour de longues discussions plus ou moins philosophiques et un jour Barney se convertit au catholicisme... complètement subjuguée par le charme et la beauté du prêtre...

Le personnage de Barney est très attachant. Tour à tour méchante, gentille, heureuse, jalouse, excessive, haineuse, provocante, insolente, furieuse, juste, en un mot humain...

Le portrait de Léon Morin est lui magnifique, exceptionnel. Il est juste, indulgent, intelligent, il a une grande liberté de ton, beaucoup d'humour, il est direct, simple, il n'hésite pas à faire un brin de provocation, tout en se moquant du qu'en dira-t-on...

- **Les contes :**

Écrits entre 1953 et 1967, ils sont noirs, angoissants, rejetés par A Gide et G. Bachelard.

- **Cou coupé court toujours** – Gallimard, 1967 puis les Éditions du Chemin de fer. 2011

"Cou coupé court toujours" pourrait n'être que l'histoire tristement banale d'Edmond Surnin qui, depuis que sa femme l'a quitté, tente de préserver tant bien que mal un reste de foyer avec ses deux filles. Mais il y a l'incroyable inventivité de Béatrix Beck, qui bouscule la forme romanesque traditionnelle, se joue des mots et du lecteur, faisant de la truculence et de l'irrévérence ses mots d'ordre.

Dans ce roman paru pour la première fois en 1967 et salué par la critique comme "un chef-d'œuvre de malignité, de tendresse et d'invention", Béatrix Beck, dans la lignée d'un Queneau, fait feu de tout bois pour conjurer la dureté de l'existence et célébrer la puissance incantatoire de l'écriture.

Publié en 1967 par les éditions Gallimard, "Cou coupé court toujours" marque une rupture dans l'œuvre de Béatrix Beck. Tournant stylistique (absence de ponctuation, jeux de langage) et rupture thématique puisque ce roman rompt avec la démarche autobiographique : Barney, double autobiographique de l'écrivain (que l'on retrouvait depuis le premier livre Barney, jusqu'au Muet, en passant par Léon Morin prêtre), n'est plus présente dans le livre que sous le patronyme abrégé d'Aro (pour Aranovitch).

Il est bien difficile de résumer l'intrigue de "Cou coupé court toujours", dont l'originalité et la modernité doivent énormément à la démarche cinématographique de la nouvelle vague. La trame du roman tourne autour du foyer d'Edmond Surnin, le père de famille, docker de profession,

quitté par sa femme Germaine Thuillier, et qui s'occupe seul de ses deux filles Claude et Martine (à moins que ce ne soit ses filles qui s'occupent de lui).

- **L'épouvante, l'émerveillement** - Le Sagittaire, 1977, rééd 2010. Ed du Chemin de fer

1977, Béatrix Beck emprunte la voix de Paméla pour effectuer un retour en littérature étonnant, après dix ans de silence. Les mots que l'auteur prête à l'enfant composent un tableau tour à tour enchanté et cruel de la découverte du monde, de l'apprentissage de l'autre, du langage, de la crainte, du plaisir.

De 2 mois à 13 ans, Paméla se raconte à voix haute. Sous la plume de Béatrix Beck, souvent cocasse, parfois tragique, la fillette, sa mère et sa grand-mère dressent un portrait déroutant de la féminité.

Les dessins de Gaël Davrinche accompagnent l'éveil au monde de Paméla, et c'est avec maîtrise et jubilation qu'il investit le livre en alternant emprunts aux chimères de l'enfance et visions truculentes du texte. une petite fille, de deux mois à 13 ans (la vie, la mort, la religion, les juifs)

- **Noli** - Éditions du Chemin de fer, 1978

Dans un pays lointain de neige et de froid, une enseignante venue d'Europe s'éprend de Camille, une universitaire célèbre.

Noli est la chronique de cet amour à sens unique.

Noli est le récit d'une tentative de guérison par la psychanalyse.

Noli est le constat que seule l'écriture peut délivrer des amours illusoires.

Profondément autobiographique, Noli est le livre le plus méconnu de Béatrix Beck. De 1968 à 1972, celle-ci multiplie les allers-retours entre la France et le Québec, où elle est tombée amoureuse de Jeanne Lapointe, figure intellectuelle très connue outre-Atlantique. Alors que Gallimard refuse son nouveau roman, elle entame une psychanalyse qu'elle n'achève pas. De retour à Paris, elle sombre dans une profonde dépression.

Publié en 1978, Noli constitue un jalon fondamental dans l'œuvre de Béatrix Beck, qui règle définitivement son compte au roman autobiographique telle qu'elle l'avait pratiqué. Barny (son double dans les romans autobiographiques) n'y fait pas son grand retour - la narratrice se prénomme Claude. Le lecteur attentif remarquera cependant avec étonnement son patronyme Heulls, le même que celui de Barny avant qu'elle ne devienne Mme Aronovitch.

- **La décharge** - Le Sagittaire. Grasset. 1979. Les Cahiers rouges. 1988

La décharge, c'est le lieu où les villageois viennent se débarrasser de leurs ordures, l'endroit auprès duquel la petite Noémie a grandi. La Décharge, c'est le surnom que les villageois ont donné à cette gamine devenue jeune femme, seule rescapée de la famille Duchemin, père et mère enterrés, frères et sœurs morts en bas âge ou partis au loin.

Le récit, découpé en quatre parties inégales, donne la parole à trois narratrices : Noémie, son institutrice - Mlle Minier - et l'accoucheuse du village - Mme Lalloy. Noémie ouvre et ferme la marche. Trois plumes, trois mémoires, trois confessions, trois visions d'un même univers qui ne pourraient pas plus différer.

Là où Noémie voit de l'amour, de la fierté, de l'intelligence, Mlle Minier voit la décadence, l'abaissement, la ruse haïssable. Noémie s'exprime de façon directe, efficace, d'un ton souple et

léger, avec un vocabulaire inventif et imagé, Mlle Minier soigne son style, surveille ses propres pensées, bridée et compassée par son sens des convenances au cœur même de son journal intime.

Pour B Beck, la traversée du désert prend fin cette année 1979 : le 2 février, Jacques Chancel invite celle qu'il nomme « une revenante » dans sa célèbre émission Radioscopie, le critique Jacques Brenner lui prédit La Pléiade et en mai **La décharge reçoit le prix du Livre Inter**.

- **Devancer la nuit** – Grasset. 1980

Ecrit pour Roger Nimier

On nous raconte ici les relations tumultueuses entre une jeune femme pleine d'ardeur, Anaïs Doblei, et un garçon suicidaire, qui répond au nom d'Alexis Deblaise. L'ouvrage nous livre leur correspondance et leurs conversations. Anaïs, décrite comme une Schéhérazade aux cheveux jaunes, "fait du prosélytisme en faveur de la vie". Le but de ses lettres est d'empêcher Alexis de se détruire : "le distraire de sa loi, qui est la mort jeune". Si elle perd son pari, il se supprime "avec bonne humeur" et avec beaucoup d'élégance. Ce livre noir, festival de jeux de mots et de plaisanteries de tous ordres est d'une drôlerie extrême. Ebloui par ce feu d'artifice, on pense naturellement à cette fameuse définition de l'humour : la politesse du désespoir. Mme Blanche, la servante d'Anaïs, joue également sa partie dans cette étonnante histoire.

- **Josée, dite Nancy** – Grasset. 1981. Les Cahiers rouges. 1988

Josée est née pendant l'occupation : "Ma mère m'a eue par les Allemands", dit-elle. Ce qui lui valut, à cette mère, d'être tondue à la Libération. Josée est devenue une jeune femme très délurée - ouvrière dans la fourrure, mais aussi entraînée à Pigalle. Elle a eu des maris qui lui ont fait des enfants, elle a beaucoup d'amants et elle accueille des michetons. C'est une forte nature.

- **L'enfant chat** – Grasset. 1984. Arléa 2007

Une veuve, professeur en retraite vivant à la campagne, recueille une petite chatte qu'elle considère bientôt comme sa fille. Or voici que cette chatte se met à parler : elle prononce quelques mots, puis des petites phrases. Un jour, elle veut aller à l'école. L'institutrice consent à la recevoir, mais ne peut la garder parce que sa présence trouble la classe. Mais la chatte tombe malade. Heureusement, un amoureux survient qui lui rendra la santé et lui fera des petits, doués eux aussi de la parole...

Personne aujourd'hui n'a un style plus riche et plus précis que Béatrix Beck. Elle a l'invention d'un Marcel Aymé et la concision d'un Jules Renard. En une succession de petites scènes où se marient le réalisme et le merveilleux, la poésie et l'humour, tout un petit monde est peint ici, en vives couleurs.

L'Enfant-chat a obtenu le Prix Trente Millions d'amis.

- **Grâce**. Maren Sell, 1990

« Grâce » brise les frontières entre la raison et la folie, le profane et le sacré, les vivants et les morts, mêle allègrement le réel et le merveilleux,

D'après la personne du groupe qui l'a lu, on sent, dans ce roman, la « fragilité » de Béatrice Beck, elle parle même clairement de schizophrénie.

- **Guidée par le songe** – Grasset. 1998. Livre de Poche. 2001.

La fantaisie ou la satire, l'émotion ou le rêve, la libre explosion des mots ou la notation à la pointe sèche : pas de genre, pas de registre où la romancière de Stella Corfou et de Josée dite Nancy ne s'aventure en toute liberté, avec le même bonheur communicatif.

Dans ce recueil qui contient l'intégralité des nouvelles de Béatrix Beck, les personnages sont des bourgeois ou des pauvres, une gargouille ou un éboueur, une dactylo qui se prend d'affection pour un lézard, Dieu s'adressant au premier homme... Tout est possible dans cet univers où, " guidé par le songe ", un des plus grands écrivains de la littérature française de ce temps nous entraîne comme en se jouant, faisant de chaque page une surprise.

« Beatrix Beck est unique. »(Jean-François Josselin). « Dieu, qu'avec elle la langue est vivante ! » (Jérôme Garcin.) « Madame Beck, née en 1914, a l'avenir devant elle ».(Angelo Rinaldi.)

Ce volume rassemble tous les recueils de nouvelles de Béatrix Beck : Recensement, Vulgaires vies, Moi ou autres, Prénoms.

- **Gide, Sartre et quelques autres** – Les Éditions du Chemin de Fer. Mars 2012.

Ce texte inédit, qui date de 1979, est la retranscription d'un tapuscrit retrouvé dans une pochette intitulée "Conférences" des archives de Béatrix Beck.

Romancière, nouvelliste, poète, Béatrix Beck fut aussi la dernière secrétaire d'André Gide, en 1950 et 1951.

Elle évoque ici le souvenir de quelques écrivains qu'elle a côtoyés : Gide principalement, mais également Colette, Malraux, Mauriac, Sartre...

Cette matinée nous a fait découvrir « un soldat perdu de l'armée littéraire », pour reprendre les termes de Danielle. Inclassable, auteure agaçante, attachante, sensible, Béatrix Beck a tout vécu de la solitude.

Béatrix Beck est assurément l'une des plumes les plus originales et inattendues qu'il soit donné de lire. **Prix Goncourt 1952** pour Léon Morin, prêtre, **prix du livre inter 1979** pour La décharge, **grand prix de littérature de l'Académie française 1997** pour l'ensemble de son œuvre, est-ce parce qu'elle a toujours refusé toute concession à son époque, aux courants littéraires, à la morale, qu'elle est encore si méconnue aujourd'hui ?